

Le succès social du « développement durable » ou : qu'est-ce que le « développement durable » pourrait faire aux sciences sociales ?

Le développement durable c'est, tout à la fois et inextricablement, une figure rhétorique, un concept rationnel, une catégorie juridique qui participent de concert à l'élaboration et à « l'institution » d'un autre monde. Et nous invitent à reconsidérer la naturalité de toute une série de figures, concepts ou catégories qui sont devenus des « catégories » du prêt à penser, de plus en plus hétérogènes à la construction symbolique que l'on voit s'édifier sous nos yeux et qui, dans le même temps qu'elle institue un autre monde, institue d'autres êtres humains. D'où les recompositions assez fortes auxquelles on assiste aujourd'hui au sein des sciences sociales. D'où, en particulier, le formidable essor d'une véritable anthropologie des sociétés occidentales que des chercheurs se mettent à étudier comme les ethnologues les sociétés primitives avant la décolonisation.

par André MICOUD, Université de Saint-Etienne, Laboratoire Modys

Le titre que j'avais donné initialement à mon propos : *Qu'est-ce que le « développement durable » (avec des guillemets) pourrait faire aux sciences sociales* aurait pu paraître étrange à certains lecteurs. Voilà pourquoi je l'ai fait précéder d'un autre membre de phrase. Mais c'est tout d'abord à expliquer les raisons de cette question que je voudrais consacrer mon introduction (1).

A l'heure où les sciences en général sont de plus en plus mises au service des pouvoirs, nationaux et/ou marchands, dans un contexte de concurrence mondiale pour la course à la puissance, je pense que les sciences sociales ont une autre mission qu'il convient de ne pas oublier. A un moment où nos sociétés ont à affronter des problèmes d'une ampleur inédite – et notamment des problèmes qui résultent de l'application inconsidérée des résultats des technologies – les chercheurs en sciences sociales ont, je pense, la responsabilité d'être aux côtés des citoyens et des décideurs pour faire en sorte que les choix soient faits de la façon la plus éclairée et la plus démocratique possible. Le développement durable est ce qui doit obliger à réfléchir à une autre place des sciences dans la société et cette réflexion incombe en partie aux sciences sociales. Tel était le premier point de ce propos introductif.

Quant à l'autre raison du titre initial, il faut la chercher dans l'intitulé même de cette journée organisée à Lyon, à l'Ecole normale supérieure, le 26 octobre 2006, au cours de laquelle on a souhaité s'interroger sur les « approches des sciences sociales ». Or, depuis que je travaille sur ces domaines – l'environnement, le patrimoine, le changement par rapport à la nature et par rapport au temps – j'en ai tiré

la conviction que cet appel aux sciences sociales demande à être lui-même réfléchi. De quoi s'agit-il ?

Utiliser cette expression, le développement durable, – quand on la prend au sérieux comme, je pense, il convient de le faire – est une manière de faire qui, justement, revient fondamentalement à remettre en cause les façons dont, jusqu'à présent, les sciences sociales ont considéré la société et essayé de comprendre son fonctionnement. Le problème est que cette façon d'avoir recours aux sciences sociales pour comprendre les sociétés est une approche devenue tellement naturelle, que nous avons tellement incorporée, qu'il va être assez difficile de s'en affranchir. Heureusement, il y a déjà quelques travaux et aussi quelques autres indices encourageants.

Avant de présenter et de développer mon hypothèse de travail, je voudrais au préalable, et ce sera ma première partie, m'arrêter un moment sur ce « fait social » qu'est l'émergence et le succès de cette expression « développement durable ». En effet, si le sociologue que je suis ne se posait pas cette question – qui implique donc, de fait, une relative prise de distance par rapport à ce que dit cette expression – on serait tout à fait en droit de lui reprocher de ne pas problématiser son approche, et donc de ne faire qu'ajouter un discours de plus à la masse de ceux qui se répandent – *ad nauseam* – sur le développement durable et qui reprennent ce vocable sans aucune distance critique.

En effet, s'il est vrai que le spécialiste des sciences humaines a pour tâche de rendre compte et de comprendre la signification des œuvres humaines, alors il est aussi de son ressort de considérer que l'expression « développement

« durable » est une œuvre humaine dont il convient de comprendre la raison du succès.

Et ce n'est qu'après avoir présenté comment il est possible de répondre à cette première question de l'émergence et du succès de cette expression, que je pourrai présenter, dans une deuxième partie, ce que son usage généralisé pourrait faire aux sciences sociales.

Ce qui me permettra enfin – dans une troisième et dernière partie plus courte – de présenter quelques-uns de ces indices qui me permettent de dire que, à mon avis, des façons nouvelles de convoquer les sciences sociales peuvent d'ores et déjà être repérables çà et là.

Les raisons d'un succès ou, les trois dimensions du développement durable

Je me suis exprimé jusqu'à présent en utilisant « l'expression » développement durable et, typographiquement, en la mettant entre guillemets. Voilà effectivement quelle est la première dimension : le développement durable est une expression. Plus précisément, c'est une réalité linguistique, à preuve les débats qu'a pu entraîner sa traduction dans d'autres langues à partir du mot original en anglais *sustainable*.

L'expression « développement durable » est une manière de parler, une figure de style au sens commun du terme. Et, à y regarder de plus près, une figure de style, ou une figure rhétorique pour être plus précis, ou encore un trope, qui n'est pas loin de pouvoir être rangée dans la classe des oxymores ; « figure de rhétorique formée par la juxtaposition de deux termes contradictoires ou antinomiques ; par exemple : *silence éloquent, paix violente, obscure clarté* » dit le dictionnaire (spécialisé tout de même). A quoi servent les

figures de style ? Comme n'importe quel autre objet symbolique concret, à permettre de faire qu'on puisse se représenter, qu'on puisse s'imaginer quelque chose d'abstrait ou d'inédit. Les poètes travaillent la langue de cette façon, mais aussi les gens du peuple qui en produisent à foison comme le disait Fontanier au XVIII^e siècle dans son *Traité général des figures du discours*. Une figure de style, comme son nom l'indique, est l'équivalent dans la langue de la figure iconique par laquelle le peintre donne à voir, représente,

permet de s'imaginer, la fraîcheur d'un sous-bois, l'Annonciation faite à Marie ou la grandeur impressionnante d'une divinité descendant des cieux dans une mandorle.

L'expression « développement durable », de la même manière, permet de faire voir, de faire toucher du doigt, justement par la tension qu'elle exhibe entre les deux mots qui la forment, permet de faire sentir... quoi ? Une utopie ? Une nécessité ? Je ne sais pas, mais en tout cas et pour le moins, que le développement *tout court* ne va plus de soi. Comme quand on a commencé à parler de *soft technology* ou de « l'agriculture biologique ». Ah bon, il y avait donc des technologies *hard* ? Ah bon, l'agriculture ne travaillait donc plus avec du vivant ? Ainsi du développe-

ment durable qui amène à faire se poser une question qui, hier encore, était impensable. Le développement ne peut donc plus aller comme il allait jusqu'à présent, sans limite, sans horizon et sans fin puisqu'une autre figure se présente à nous qui parle d'un développement dit « durable » et qui pourrait donc quant lui se perpétuer sans problème. Ah bon, parce que sans ça, il y aurait eu des problèmes ? Tiens, mais on ne nous en avait jamais parlé jusque-là ! Oui, d'accord, il y avait bien eu quelques écologistes un peu bizarres, un cer-



© John McConnico/AP/SIPA

La seconde dimension du « développement durable » est sa qualité de concept qui implique une autre manière de concevoir et de formaliser la qualité des rapports que les activités humaines entretiennent avec ce qui est le support de leur existence dans le temps : la biosphère elle-même, qui n'est jamais que le nouveau nom de la totalité. Un concept donc, mais déjà un peu autre chose en même temps, un concept qui incite, qui invite à faire, voire qui commande de faire d'une certaine manière, qui va peu à peu se traduire en différents manuels de « bonnes pratiques ».

tain René Dumont par exemple, qui lors des présidentielles de 1974, c'est loin déjà, buvait un verre d'eau sur un plateau de télévision et prophétisait que dans quelques décennies l'eau serait devenue un problème. Ah oui, mais aujourd'hui ça a l'air d'être différent. Cette expression est employée partout, par les experts, par les responsables politiques, dans les instances internationales (et même dans les locaux de l'École normale supérieure en Lettres et Sciences humaines...), bref dans tous les lieux où l'on parle de ressources renouvelables, de changement global, de la perte de la biodiversité..., etc., ça doit être sérieux alors ?

Telle est la première des raisons de la diffusion de ladite figure, qui tient à sa première qualité : elle est une *figure* (au sens précis du terme dans la théorie esthétique), figure qui s'adresse à nos sens : elle rend imaginable un questionnement très abstrait en le mettant à la portée de tout un chacun. Parce que tout le monde parle la même langue et est sensible aux figures.

À supposer maintenant que la chose vous intéresse, que vous y êtes devenus « sensibles » comme on dit. Alors et c'est bien normal, vous voudrez en savoir davantage. Pour cela vous allez vous documenter, vous allez lire ce qui s'écrit sur le sujet. Et notamment les travaux des spécialistes qui utilisent cette notion, et vous vous apercevrez alors que, en gros, ils sont de deux sortes : les économistes et les écologues. Vous pouvez remarquer au passage que, dans les intitulés de ces deux disciplines, figure le même préfixe « éco » (du grec *oikos*, la maison, la maisonnée, l'habitat) et vous apercevoir aussi que ces deux disciplines scientifiques ont un vocabulaire, pour partie, commun (équilibre, ressources, consommateur primaire...). Bref, vous lisez tout ce que vous pouvez lire et, chemin faisant, vous prenez conscience que c'est toute une autre conception du monde et de notre rapport à lui qui se présente à vous peu à peu. Vous prenez conscience d'une autre *conception* du monde : dès lors, le « développement durable » n'est plus seulement une expression, c'est ce qui fait venir à la conscience une nouvelle conception, c'est donc un *concept*, et un concept scientifique en l'occurrence. Certes un concept disputé, discuté (comme il en va de tous les concepts précisément, c'est dans leur destin de concept), mais peu importe. L'idée a déjà fait son chemin, qui peut aujourd'hui être formalisée en dispositifs de mesures, en protocoles d'observation des éléments à la base du développement, en batterie d'indicateurs, en Agenda 21... par exemple. L'emploi du concept développement durable engage à des controverses scientifiques sur la durabilité de tel ou tel système productif, sur sa capacité à préserver tel ou tel facteur, sur ses effets en termes d'impact écologique... Tout se passe comme si la question était entendue ; il y a d'ailleurs une communauté de scientifiques qui se constitue autour de ce concept et qui contribue à mettre en forme autorisée les débats sur la façon de prendre en charge l'idée qu'il représente.

Comme on l'aura compris, la seconde dimension du « développement durable » est sa qualité de concept qui implique une autre manière de concevoir et de formaliser... quoi ? Eh bien la qualité des rapports que les activités humaines entretiennent avec ce qui est, en fin de compte,

le support de leur existence dans le temps : la biosphère elle-même, qui n'est jamais que le nouveau nom de la totalité. Un concept donc, mais déjà un peu autre chose en même temps, puisque c'est un concept qui, en permettant une autre conception du monde, n'est pas loin d'avoir une autre dimension, déjà plus normative celle-là ; un concept qui incite, qui invite à faire, voire qui commande de faire d'une certaine manière, qui va peu à peu se traduire en différents manuels de « bonnes pratiques ».

Et d'ailleurs, au cours de vos lectures, vous n'aviez pas pu ne pas vous en apercevoir : le « développement durable » est d'ores et déjà devenu une troisième réalité, un troisième type d'œuvre humaine : ce n'est pas seulement une figure de style (voire un slogan, une langue de bois), ce n'est pas seulement le noyau conceptuel des nouvelles formalisations des rapports économique-écologiques que les sociétés entretiennent avec leur habitat commun, *alias* la biosphère, c'est aussi une *catégorie juridique* usitée comme telle dans d'autres types de documents, des conventions internationales, des traités bilatéraux, des directives communautaires, des règlements ou des décrets nationaux... et jusqu'à des arrêtés préfectoraux. Catégorie juridique toujours associée et articulée avec un système normatif donc.

Et à partir de là vous êtes fait, vous ne pouvez plus y échapper ! Ces textes juridiques ou quasi-juridiques sont faits pour produire des effets, pour inciter d'abord, puis pour justifier des chartes de bonnes conduites avant que, très rapidement, ce soit pour normer des activités, pour édicter de nouvelles manières de faire sous peine de sanctions, pour justifier les poursuites à l'encontre des contrevenants. Et, quand bien même vous voudriez rester en dehors de cette nouvelle façon d'imaginer le développement, en dehors de cette nouvelle manière de le conceptualiser, à partir de là, et sauf à entrer en dissidence, vous voilà défini comme un nouveau sujet social et politique qui se trouve concerné par la catégorie. Que vous soyez un résident, un citoyen, un producteur, un consommateur, un riverain... (et peu importe la rubrique dans laquelle vous vous rangez), vous vous trouvez derechef peu à peu formaté en correspondance avec cette nouvelle façon de se représenter... quoi ? Eh bien la nouvelle façon de se représenter la vie humaine qui ne peut plus faire comme si le développement économique pouvait se dispenser de se poser la question de sa perpétuation dans le temps. Individu concerné par le développement durable, vous êtes *ipso facto* appelé à adopter les fameuses « bonnes pratiques » que cette nouvelle définition implique : trier vos déchets, ne plus employer de bombes aérosols qui détruisent la couche d'ozone, faire des économies d'énergie..., etc., etc. Vous êtes devenu un « éco-citoyen-mondial-durable ».

Le développement durable, pour le sociologue que je suis, c'est donc trois dimensions en même temps : une figure rhétorique qui fait imaginer, un concept rationnel qui permet d'argumenter, et une catégorie juridique qui implique de normer. Mais ces trois dimensions, que j'ai distinguées ici pour la clarté de l'exposé, bien entendu, sont complètement inextricables dans la réalité puisque c'est leurs constructions conjointes et contemporaines (par des communicants,

des scientifiques, des juristes, des hommes politiques, des diplomates...) qui font qu'elles se soutiennent réciproquement pour participer de concert à la production d'une vraisemblance sociale, à l'élaboration et à « l'institution » d'un autre monde, matériel et idéal à la fois, et à la mise en œuvre d'un ensemble de principes appelés à guider les actions (2).

Ce monde-là, ce nouveau monde est certes un monde qui participe toujours de l'ancien, c'est-à-dire du monde moderne qui continue à croire au progrès et au développement. À preuve, dans la figure « développement durable » en forme d'oxymore, le mot développement y est toujours, et on sait bien tous les espoirs que certains peuvent mettre

des ressources de la planète et à l'exploitation des hommes, et qui craint pour la pérennité de sa domination mondiale... ? Ou plutôt les trois en même temps, qui sont d'ailleurs peut-être un seul et même monde (réunis dans une seule et même temporalité, dite « moderne ») ?

Qu'est-ce que le développement durable pourrait faire aux sciences sociales ?

Il est possible de dire, en étant certes un peu brutal, que le développement durable pourrait dissoudre l'objet des sciences sociales. Ou plutôt, qu'en révélant que cet objet (à savoir « le social » autonomisé en tant que tel) est complè-



© Valadares/AE/ITS PRESS/GAMMA

Il y a une autre dimension de la durabilité, que Freud désigne comme « la continuité de la vie psychique des générations successives », à laquelle nous allons nous trouver confrontés. Et cela à la mesure du développement de notre double capacité technique : à intervenir sur la transmission de la vie elle-même – nous maîtrisons de plus en plus artificiellement les conditions de reproduction de la vie depuis 50 ans, et je ne suis pas certain que nous en ayons encore pris conscience des effets potentiels d'un tel pouvoir ; à intervenir sur la transmission des cultures.

dans le développement ou dans le progrès des techniques, voire des *high-tech* « respectueuses de l'environnement » comme on dit. Mais c'est, en même temps, déjà un nouveau monde en ce qu'il s'est laissé pénétrer par une autre question, ou par une autre inquiétude, celle relative à sa durée dans le temps (3).

Resterait à savoir maintenant quel est ce monde qui est inquiet : le monde industriel, qui doit sa puissance à un certain usage des sciences et des techniques qu'il a su mettre à son service ? Le monde social, qui a bénéficié des profits permis par le premier et qui n'entend pas en être privé ? Le monde occidental, qui doit son développement au pillage

tement construit historiquement, il inviterait ces sciences sociales – et il nous inviterait tous, en tant que nous sommes tous concernés par les catégories qu'elles ont su nous imposer pour nous permettre de nous définir comme « êtres sociaux » – à reconsidérer la naturalité de toute une série de leurs figures, concepts et/ou catégories qui sont devenues des « catégories » du prêt-à-penser.

Comment s'y prendre pour critiquer la naturalité des dites manières de parler et de concevoir ? Ces manières que nous avons littéralement incorporées ? Eh bien en montrant depuis le point de vue de maintenant, point de vue qu'il est possible de défendre parce que les dites manières de parler

et de concevoir ont un peu perdu de leur pertinence à rendre compte de nos expériences, que, elles aussi, ont été instituées à une autre époque et que, elles aussi, peuvent toutes être analysées comme comportant les trois dimensions que j'ai dites. Illustrons cette piste d'analyse très rapidement.

- ✓ Première dimension. « Le social », « la société »... sont d'abord des expressions, des faits de langage qui n'ont pas toujours existé et qui, au contraire, se sont imposés, puis ont été repris par toute... « la société » (voyez comme il est devenu difficile de parler) à partir du XVIII^e siècle, après qu'ils aient été déjà inventés par les marchands (avec les sociétés anonymes par action, sur la base du principe, une action, une voix), inventés aussi par les sociétés secrètes (en fait les premiers partis politiques, sur la base de l'égalité de tous, nobles, membres du clergé ou simples bourgeois, et sur la base du principe un homme, une opinion), et inventés enfin par les sociétés savantes (sur la base du principe un observateur, un avis éclairé). Et c'est dans le même temps aussi qu'était inventé, d'un côté l'individu citoyen d'un Etat (4), en fait un propriétaire privé, et, de l'autre côté, l'autre pôle avec lequel il était appelé à former un couple : la société (et qui, implicitement, référait de fait à la société de l'Etat-Nation territorial dont la forme se répandait alors sur toute la planète) (5).
- ✓ Seconde dimension. Les sociologues, qui soit dit en passant, ont d'abord été des philanthropes humanistes puis des socialistes utopiques, sont ceux qui se sont alors donné pour tâche de comprendre scientifiquement cette nouvelle réalité sociale, et qui donc n'ont fait que conceptualiser ce qui était déjà là, en hypostasiant au passage, par une majuscule initiale, cette « Société » en train d'apparaître (c'est-à-dire, cette conception particulière qui ne veut considérer que des êtres individuels, libres de toute attache, et un organisme totalisant conçu comme un super sujet dans le concert des Nations). Ils en ont fait des théories – souvenons-nous du « socialisme scientifique » de Karl Marx – dans lesquelles nous vivons toujours (les théories des couches, des classes, des acteurs, des institutions sociales...) et qui forment la manière quasi-exclusive par le truchement de laquelle nous continuons à nous interpréter et à interpréter notre monde.
- ✓ Troisième dimension. Rajoutez à cela les mouvements et les doctrines socialistes qui ont tant œuvré pour la prise en compte de la « question sociale » comme on disait à l'époque (avec le concours éminent de sociologues patentés, tels E. Durkheim qui passait ses soirées à enseigner aux instituteurs des écoles normales la nouvelle « morale sociale » qu'il appelait de ses vœux), mais aussi pour l'avènement de « catégories sociales » spécifiques (en désignant par là les êtres humains selon leur place dans la société, ouvriers, employés, producteurs, tous définis en référence aux cadres de pensée de la nouvelle science économique et de la *statistique*, étymologiquement, science de l'Etat), mais encore pour la construction d'un droit social, de la sécurité sociale, mouvements et

doctrines qui ont tant fait pour forger cette autre opposition entre l'économique et le social – dont le Conseil du même nom garde toujours la trace.

Là aussi, ces trois dimensions et les trois types d'actions qui les ont portées, ont toujours été et restent étroitement imbriquées, qui ont toutes contribué ensemble à autonomiser « le social » comme un objet connaissable en soi. Comme sont également étroitement imbriquées aujourd'hui, bien entendu, les manières de faire, de type culturel, des « écolos », avec celles, de type scientifique, des écologues, et avec celles de type juridico-politique des mouvements politiques écologiques... et qui, elles aussi, œuvrent à faire que soit prise en compte la « question environnementale », à faire que naisse un « droit de l'environnement », pour garantir une « sécurité, une solidarité ou une justice environnementales ». Toutes manières de parler et de faire dont, après tout, il faut bien reconnaître que, sans elles (sans elles trois, souvent bien difficiles à distinguer les unes des autres, tant ceux qui les mettent en œuvre sont bien souvent les mêmes qui ne font que changer de casquette selon le lieu où ils s'expriment), nous ne serions sans doute pas là à parler de « développement durable » aujourd'hui.

Où l'on s'aperçoit qu'il n'est plus possible de continuer à parler de la même façon de « société » de « social », de « citoyenneté »

Pourquoi une telle façon de parler en ces termes n'est-elle plus possible ? Parce qu'elle fait durer des mots, des concepts, des catégories, qui sont de plus en plus hétérogènes à la construction symbolique que l'on voit s'édifier sous nos yeux et qui, dans le même temps qu'elle institue un autre monde – le monde biosphérique et/ou le monde de la communication généralisée – institue d'autres êtres humains : des êtres humains qui ne sont plus seulement caractérisables selon les critères pertinents dans l'ordre de la division économique et sociale, puisqu'ils sont de plus en plus à considérer, d'une part, en tant qu'ils mangent, en tant qu'ils boivent, en tant qu'ils respirent, en tant qu'ils se reproduisent... bref, parce qu'ils sont de plus en plus considérés en tant qu'ils sont des êtres vivants. Et, d'autre part, des êtres humains qui sont de plus en plus considérés en tant qu'ils ont des attaches culturelles spécifiques, qu'ils procèdent de traditions différentes... bref, parce qu'ils sont de plus en plus considérés en tant qu'ils sont des êtres de culture. Des vivants parlants, quoi ! Ce que, peut-être, la modernité industrielle avait fini par nous faire oublier.

Ce qui revient à dire d'une autre manière, qu'à la « question sociale » (qui, certes n'a pas du tout disparu mais qui est sans doute à reformuler autrement), il convient d'ajouter aujourd'hui et la « question vitale » et aussi – après tout les « sciences sociales et humaines » ont toujours leur mot à dire – la « question culturelle ». Or, ces deux questions nouvelles, pour moi, n'en font qu'une, que j'appelle la question « *de l'identité dans le temps des groupements humains* ». Autrement dit, il se fait aujourd'hui que le découpage qui dit « le social », « la société »... n'apparaît plus que comme un découpage étroit et circonstanciel, complètement congru à

l'ordre industriel, survenu à partir du moment où l'ensemble des êtres ne semblaient plus pouvoir être caractérisés autrement que par l'économie (au nom de cette science qui s'est intitulée « économie politique » et qui ne connaissait qu'un *homo economicus*).

Il se fait donc jour aujourd'hui une autre double nécessité : celle qui veut que les humains ne puissent plus être « réduits » à ces catégories ; et que donc il convient de « faire droit », premièrement, au fait qu'ils sont aussi des êtres vivants, voire des êtres vivants sensibles (et qu'ils peuvent, à ce titre, relever des disciplines scientifiques du vivant – ce que Michel Foucault appelait le « bio-pouvoir ») et, deuxièmement, au fait que, pour être des humains, ils se doivent d'appartenir à des cultures différentes (et relever à ce titre des sciences des cultures). Dans le premier cas, dire développement durable veut dire prendre en compte la question – question proprement politique – de la durabilité physico-biologique des conditions de vie de l'espèce humaine. Dans le second cas, dire développement durable veut dire prendre en compte la question – question proprement politique elle aussi – de la durabilité anthropologico-culturelle des groupements humains.

Voilà pourquoi, au sein des sciences sociales, on assiste aujourd'hui à des recompositions assez fortes. Avec d'un côté, une économie politique classique qui apparaît de plus en plus comme un discours à la remorque du FMI et de la Banque mondiale pendant que, sur ses marges, se développe une économie nouvelle de type très anthropologique. Avec, de même, une sociologie critique classique (n'expliquer les faits sociaux qu'avec d'autres faits sociaux selon la vulgate durkheimienne, et que j'appelle ironiquement la sociologie « canal historique ») qui résiste très fort aux questions nouvelles posées par cette nouvelle donne mais qui, sous la pression des problèmes d'environnement, voit peu à peu se développer tout de même quelques recherches s'intéressant aux problèmes posés par les questions « sociales » du risque, alimentaire ou sanitaire. Mais surtout, ce qu'on constate, c'est un formidable essor d'une véritable anthropologie des sociétés occidentales que des chercheurs se mettent à étudier comme les ethnologues allaient étudier les sociétés primitives avant la décolonisation.

Les conditions de l'humanité de l'homme

Il est dit classiquement du développement durable qu'il doit se soucier de prendre en compte les trois dimensions de l'écologie, de l'économie et du social. Permettez-moi, en tant que représentant des sciences humaines, de formuler autrement ces exigences. Ce qui m'importe en effet, c'est la question beaucoup plus ample des conditions de l'humanité de l'homme. Dire qu'il doit pouvoir satisfaire à ses néces-

sités de base en tant qu'être vivant – se nourrir, se vêtir... –, en tant qu'être vivant dans notre temps – pouvoir accéder au confort et au bien-être matériel minimum... –, et en tant qu'être vivant de notre temps qui habite dans une culture – pouvoir connaître et transmettre les connaissances et les valeurs de son groupe... –, tout cela est certes bel et bon mais, je pense, encore insuffisant. Il y a, je crois, une autre dimension de la durabilité, celle que Freud désigne comme étant non pas la durabilité mais « la continuité de la vie psychique des générations successives (*Totem et tabou*, trad. M. Weber, Paris, Gallimard, 1993), et qui est beaucoup plus difficile à prendre en compte. Parce qu'il n'est pas sûr qu'elle relève de ce qui peut se compter, se mesurer. Or, c'est sans doute celle à laquelle nous allons bientôt nous trouver confrontés, si ce n'est pas déjà fait. Et cela à la mesure du développement de notre double capacité technique : d'une part, à intervenir sur la transmission de la vie elle-même – nous maîtrisons de plus en plus artificiellement les conditions de reproduction de la vie humaine et non humaine depuis 50 ans, et je ne suis pas certain que nous ayons encore pris conscience des effets potentiels d'un tel pouvoir ; d'autre part, à intervenir sur la transmission des cultures au sein desquelles des sujets vivants peuvent se construire comme êtres humains ; nous maîtrisons de plus en plus industriellement les conditions de la production et de la circulation des signifiants, notamment par les médias et par la numérisation de toutes les informations, sans que, là aussi, nous en mesurions encore les conséquences.

Notes

(1) Ce texte est la version légèrement remaniée d'un chapitre paru in *Les enjeux du développement durable*, Patrick Matagne (dir.), L'Harmattan, Paris, 2005, pp. 19-33.

(2) Note pour les passionnés d'érudition. Ces trois dimensions correspondent point par point aux trois formes d'intelligence, *intelligentia*, selon la scolastique médiévale : l'intelligence des choses sensibles, l'intelligence des choses rationnelles et l'intelligence des choses mystiques (d'après Jean-Claude Schmidt).

(3) Jusqu'à ce que, peut-être, le terme de développement lui-même en vienne à être contesté. Cf. Pierre Legendre : « Le développement, méfiez-vous de ce mot employé avec frénésie, comme si l'histoire était abolie », « Les maîtres de la loi ; étude sur la fonction dogmatique en régime industriel » in *Annales ESC*. Voir aussi la critique de ce terme in, « La mondialisation plurielle », Edgar Morin, *Le Monde*, 26 mars 2002.

(4) Ne jamais oublier que la fameuse Déclaration des droits de l'Homme est intitulée en fait « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen » (manière de dire que l'homme n'a de droit que pour autant qu'il est citoyen d'un Etat).

(5) A confronter avec ce nouveau « éco-citoyen-mondial-durable » (cf. supra), membre de ce nouveau collectif humain, la « Terre-Patrie » comme l'appelle Edgar Morin (*Le Seuil*, 1993), et qui se trouve complètement exorbité par rapport aux cadres territoriaux des Etats-Nations.